

# LE CODE

ET

## L'AMOUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MERLE ET SIMONNIN;

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le THÉÂTRE  
DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, le 29 Octobre 1821.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC 25 C.  
~~~~~



PARIS,  
CHEZ QUOY, LIBRAIRE;  
EDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE;  
Boulevard Saint-Martin, n°. 18.

~~~~~  
1821.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**JOSEPH DE PRÉVAL**, riche propriétaire . . . . . **M. PASCAL.**  
**LUC DE PRÉVAL**, son frère, ancien procureur au chatelet . . . . . **M. POTIER.**  
**EUGÈNE DE PRÉVAL**, fils de Joseph. . . . . **M. FÉLIX.**  
**DUMONT**, vieux militaire invalide.. **M. ÉMILE.**  
**ANNETTE**, fille de Dumont . . . . **M<sup>me</sup> GRANGER.**  
**Valets.**  
**Gardes-chasse.**

---

*La scène est à la campagne.*

# LE CODE ET L'AMOUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---

Le théâtre représente un rendez-vous de chasse ; d'un côté , une fontaine , de l'autre , un cabinet de feuillage et des bancs de gazon.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, seule.

Voyons s'il n'y a personne (*elle regarde de tous côtés*) ; j'ai toujours peur d'être surprise , quand je m'approche du rendez-vous... Cette fontaine renferme le secret de notre correspondance... Si mon père savait... Ah ! pauvre Annette... il faudrait renoncer à voir Eugène , à lui parler , à l'aimer... à l'aimer... Oh !... ce serait impossible ; je n'ose m'approcher (*elle montre la fontaine*) : personne ne me voit cependant.

AIR : *Pour les maris le fait est clair.*

( du Diable couleur de rose. )

Lieux chéris , confidants muets ,  
Sur mes amours soyez discrets !  
Aux habitans de ces forêts ,  
Ne redites pas mes secrets.

Vous échos de la plaine ,  
N'allez pas répéter  
Le nom chéri d'Eugène ;  
N'allez pas raconter ,  
Qu'une jeune bergère  
Met , dùt-on la blâmer ,  
Son plaisir à lui plaire ,  
Son bonheur à l'aimer ,

Lieux chéris , etc.

*Elle va pour s'approcher de la fontaine , elle est surprise par son père.*

## SCENE II.

ANNETTE, DUMONT.

ANNETTE, *apercevant son père.*  
Ah! (*Elle s'arrête auprès de la fontaine*)

DUMONT.

Qu'as-tu donc ?

ANNETTE, *allant auprès de Dumont.*

Moi, mon père?.. je n'ai rien du tout.

DUMONT, *à part, la contrefaisant.*

Moi, mon père, je n'ai rien du tout... Ces petites filles  
sont drôles. (*Haut.*) Je croyais que tu avais fait: ah!

ANNETTE, *feignant un grand sang-froid.*

Oh! mon dieu non!

DUMONT.

Non ?

ANNETTE.

C'est à dire oui, j'ai fait: ah! parce que... c'est tout  
simple, ne m'attendant pas à vous voir... :

DUMONT, *à part.*

Elle se trouble. (*Haut.*) Je sais bien que ta surprise n'a  
pas d'autre motif, et que tu n'étais occupée de personne...

ANNETTE.

C'est bien vrai; d'ailleurs, qui voulez-vous qui m'oc-  
cupe ?

DUMONT, *d'un air goguenard.*

C'est ce que j'allais te dire... je ne vois pas trop qui  
pourrait dans les environs... il n'y a que monsieur Eugène.

ANNETTE, *à part, d'un air trouble.*

Ah! mon dieu!

DUMONT, *d'un air goguenard.*

Depuis quelque tems, il vient tous les matins dans notre  
chaumière prendre du lait. Tu le reçois avec beaucoup de  
grâce et d'attention, il te rend politesse pour politesse, mais  
cela ne va pas plus loin, j'en suis sûr, d'ailleurs, tu me l'au-  
rais dit... n'ai-je pas toute ta confiance ?

ANNETTE, *troublée.*

Certainement, mon père. (*à part.*) saurait-il ?

DUMONT.

Eh bien ! regarde comme on se fait des idées , moi , qui me figurai que ce jeune homme là t'avait remarquée , qu'il t'aimait.

ANNETTE.

Ah ! par exemple . . .

DUMONT.

Enfin , qu'il ne te déplaisait pas.

ANNETTE.

Ah ! mon père . . .

DUMONT.

Ne te fâche pas ! . . . je ne dis pas que cela soit . . . c'est une idée qui me passait par la tête . . . Eh bien mieux , je m'imaginai qu'il t'avait écrit.

ANNETTE.

Ah ! bien oui !

DUMONT.

Que tu n'étais venue ici que pour prendre sa lettre qui était . . . déposée , toujours suivant mon idée . . . par ici , dans un creux d'arbre , dans un recoin de cette fontaine . . . comme qui dirait.

*Il a l'air de chercher sous le vase.*

ANNETTE , *atterrée.*

Il sait tout !

DUMONT , *prenant la lettre sur la fontaine.*

Tiens , voilà qui est singulier . . . un billet . . .

ANNETTE , *troublée.*

Oh ! il n'est pas pour moi.

DUMONT.

J'en suis bien persuadé. (*Il retourne le billet et voit qu'il n'a pas d'adresse.*) D'abord , il n'est pas à ton adresse.

ANNETTE , *avec un air de grande assurance.*

Ah ! vous voyez bien , mon père.

DUMONT.

En ce cas , je puis le lire. (*Il lit.*) Ma chère Annette.

ANNETTE , *troublée.*

Ah ! mon père , si vous saviez . . .

DUMONT , *jouant l'étonnement.*

Quoi donc ?

ANNETTE.

La personne à qui l'on écrit . . .

DUMONT.

Eh bien ?

C'est moi.

ANNETTE, *avec émotion.*

DUMONT.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Eh quoi, ma fille, l'on t'adresse  
Et tu reçois de tels billets ;  
A ton devoir, à ta promesse,  
Est-ce ainsi que tu te soumets ?  
Toi qui sais combien tu m'es chère,  
Tu préfères en ce moment,  
L'hommage trompeur d'un amant,  
A la tendresse d'un bon père.

ANNETTE, *pleurant.*

Ne m'en voulez pas... Si vous saviez combien il m'aime.

DUMONT.

Je ne te dis pas le contraire. Ah ! parbleu à cet âge là, on aime toujours ; et je sais comment... quand j'avais vingt ans comme lui, j'aimais aussi, j'en ai aimé plus de quatre, je t'en répons.

ANNETTE.

Il m'a juré de n'aimer jamais que moi.

DUMONT, *avec bonhomie.*

Eh bien oui, je connais encore ça, c'est le serment d'usage... On en fait de ces sermens là, tant qu'on en a besoin, ça ne coûte rien.

AIR : *de Délia et Verdican.*

Constance, amour sont auprès d'une belle  
Le doux jargon dont se sert un amant ;  
Il jure bien d'être toujours fidèle,  
Mais jure-t-il de tenir son serment ?

ANNETTE.

D'un air si doux et si tendre,  
Il m'assurait de sa foi ;  
Si vous aviez pu l'entendre,  
Vous l'auriez cru comme moi.

DUMONT.

Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes, et il est tems que je t'en avertisse... Monsieur Eugène a trente mille livres de rentes et toi, tu es sans fortune, tu penses bien que sa famille ne souffrira pas qu'il t'épouse pour tes beaux yeux.

ANNETTE.

Pourtant, mon père, il m'a promis.

DUMONT.

Il t'a promis... il t'a promis ; moi, je lui défends de tenir sa parole ; je t'ordonne à toi, de ne plus lui parler, de ne plus le voir, et de me laisser te choisir un époux de ta condition, quand il s'en rencontrera.

ANNETTE.

Hélas !

DUMONT.

Tu m'as entendue, ma fille. (*D'un air sévère.*) Je me flatte que tu ne me mettras plus dans la nécessité de te rappeler à tes devoirs.

## SCENE III.

Les Précédens, EUGÈNE.

ANNETTE.

Ciel ! voici Eugène.

DUMONT, à *Annette*.

Eh bien ! comme tu as peur. (*à Eugène.*) Avancez donc ; ah ! ah ! bonjour, Monsieur Eugène.

EUGÈNE.

Bonjour, Monsieur Dumont, bonjour, Mademoiselle Annette. (*Annette salue.*) Vous embellissez tous les jours.

DUMONT.

Parbleu, à son âge, c'est ce qu'on peut faire de mieux.

EUGÈNE, à *Annette*.

Vous ne me dites rien.

ANNETTE.

Vous me faites des compliments... vous savez bien que je n'y réponds jamais.

DUMONT.

A la bonne heure.

EUGÈNE, à *Annette*.

Quoi ! parce que je vous dis que vous êtes jolie, vous prenez cela pour un compliment ?

DUMONT.

C'est fort bien ! à présent, mon cher Eugène, à nous deux. Depuis deux mois...

EUGÈNE, à *part*.

Que va-t-il me dire ?

*Il regarde Annette.*

DUMONT.

Oui, il y a bien deux mois que vous venez à la maison...  
Je vous ai toujours bien reçu, parce que vous paraissiez un  
brave garçon, un bon enfant.

EUGÈNE, *s'inclinant.*

Monsieur Dumont... vous êtes bien honnête.

DUMONT.

Et que vos visites me faisaient plaisir : vous veniez quelque-  
fois le soir prendre du lait... Quelquefois le matin, appor-  
ter un bouquet à ma fille, et boire la goutte avec moi ;  
nous fûmions une pipe ensemble, nous causions, je vous  
racontais mes campagnes.

AIR : *du oaud. de Frosine.*

Pendant que je contais tout ça,  
Vous paraissiez, en malin drille,  
Tout oreille pour le papa,  
Vous étiez tout cœur pour la fille ;  
D'un bouquet de mille couleurs,  
Pour elle vous faisiez emplette ;  
Et tout en lui donnant des fleurs,  
Vous lui contiez fleurette.

EUGÈNE.

Moi! monsieur Dumont, vous pourriez penser...

DUMONT.

Monsieur Eugène, j'ai pu m'abuser un instant, j'ai pu  
croire, pendant quelques jours, que l'amitié que vous pa-  
raissiez avoir pour moi, était franche et désintéressée comme  
la mienne; mais, corbleu! ce n'est pas à une vieille  
moustache qu'on en fait accroire long-temps.

EUGÈNE, *à part*

Tout est découvert! (*Haut.*) Je vous assure que mes in-  
tentions...

ANNETTE.

Ah! oui, mon père, monsieur Eugène m'a toujours dit  
que ses intentions... (*Elle reste intimidée par un regard de  
son père.*)

DUMONT, *regardant Annette.*

Ah! (*à Eugène.*) Eh bien, voyons quelles sont vos inten-  
tions en faisant une cour assidue à mon Annette?

EUGÈNE.

De lui rendre mes devoirs, comme à la plus aimable et à la  
plus vertueuse des filles de ce canton.

DUMONT, *riant.*

Vos devoirs...

EUGÈNE.

En douteriez-vous, Monsieur Dumont ?

AIR : *Au sein d'une fleur.*

J'aime Annette, je l'avouerai,  
 Mais quoi, de votre confiance,  
 Vous croyez que j'abuserai ?  
 Monsieur, vous me faites offense !  
 Oui, bien qu'une jeune beauté  
 Soit un trésor que l'on envie ;  
 Le trésor est en sûreté,  
 Lorsque l'honneur me le confie.

DUMONT.

Je vous crois. Jusqu'à présent il n'y a pas grand mal, parce que je me suis aperçu à temps.... (*Avec bonhomie.*) Mais, croyez-moi, mes enfans, il faut cesser de vous voir. (*Mouvement des amans.*) (*A Eugène.*) Vous êtes riche, elle est sans fortune, et je n'attendrai pas que votre famille....

EUGÈNE, *avec dignité.*

Vous vous trompez, Monsieur ; je vais trouver mon père, je lui parlerai des grâces, des vertus de votre fille, je lui dirai que vous êtes un ancien militaire, couvert de blessures honorables ; que je serai glorieux d'être votre gendre ; et je ne crois pas qu'il puisse résister à mes prières.

DUMONT.

Votre père consultera son frère le procureur, il ne fait rien, sans lui demander son avis.

EUGÈNE.

C'est vrai ; mais mon oncle ne voudra pas me faire de peine, je lui parlerai de mon amour.

DUMONT.

Il vous répondra par un article du code.

EUGÈNE.

Je lui dirai que mon bonheur dépend d'Annette.

DUMONT.

Il vous citera un autre article du code : il les sait tous par cœur, et les cite à tout propos ; vous voyez que, d'après ce qu'on m'en a dit, je connais bien votre oncle.

EUGÈNE.

Laissez-moi faire, j'attaquerai son cœur.

*Le code.*

2

DUMONT.

Oui ! le cœur d'un procureur !

EUGÈNE.

Mon oncle est un excellent homme , je vous l'assure.

ANNETTE.

Mon père, puisqu'il assure que son oncle...

DUMONT, à Eugène.

Eh bien, allez trouver votre père et votre oncle ; et toi, ma fille :

*AIR : Les revenans n'aiment pas les militaires.*

Rentre chez nous ;

Quant à vous, monsieur Eugène,

Allez chez vous ;

Surtout plus de rendez-vous.

ANNETTE, à part.

Nous séparer !

Ah ! quelle peine

Est la mienne,

Nous séparer...

Je sens que je vais pleurer :

EUGÈNE (bas à Annette.)

Quel désespoir,

Calmez, calmez votre peine,

De nous revoir,

Je conserve encore l'espoir.

DUMONT (les séparant.)

Rentre chez nous ;

Quant à vous, monsieur Eugène,

Allez chez vous ;

Surtout plus de rendez-vous.

ANNETTE et EUGÈNE.

(chacun à part)

Rentrer chez nous,

Que cela me fait de peine ;

Revenons chez nous,

Hélas ! plus de rendez-vous.

*Eugène et Annette se séparent en se faisant des signes d'intelligence.*

## SCÈNE IV.

DUMONT, seul.

Ces pauvres enfans, ils me font de la peine ! Encore, si ma dernière campagne eut été heureuse. Ah ! morbleu, pourquoi faut-il que je sois né dans un pays où il y a tant de braves gens, et dans lequel vingt actions d'éclat ne sont que des choses ordinaires. Eh ! mille canons, tous les soldats ne

peuvent pas devenir maréchaux de France... Si j'avais seulement gagné de quoi donner une dot à cette enfant! C'était ma seule espérance... La fortune ne m'a pas servi... Eh bien? ma foi, tant pis... Elle a eu ce tort-là envers bien d'autres.

AIR : *Oui, des beaux-arts, je suis admirateur.* ( de Garrick.)

Quand la fortune avare de ses dons,  
Laisse languir Annette sans richesse,  
Que de malheurs, que de séductions  
Sans moi, viendraient égarer sa jeunesse ;  
Des orages de son printemps,  
Je la préserverai sans peine.  
Près de leur père, les enfans  
Sont des arbustes languissans,  
que protège l'ombre d'uu chêne.

*On entend le retour de la chasse.*

On revient de la chasse, ce sont messieurs de Préval ;  
allons consoler ma fille.

*Il sort.*

## SCÈNE V.

JOSEPH DE PRÉVAL, LUC DE PRÉVAL, EU-  
GÈNE, Gardes-chasse et Valets.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Du méléagre Champenois.*

Ah ! quel plaisir nous donne la chasse !  
Pour en jouir, oublions nos travaux,  
Qu'au bruit du cor chacun se délasse ;  
Tremblez chevreuils, et lapins et perdreaux.

JOSEPH.

Je chasse bien, mais malgré mon adresse,  
Je m'aperçois qu'en dépit de mes vœux,  
Je n'ai pas pu, voila ce qui me blesse ;  
Loin de chez moi, chasser les ennuyeux.

TOUS.

Ah ! quels plaisirs, etc.

LUC.

Puisque pour toi, les chasses sont des fêtes,  
Chasse toujours, mais songe en même temps,  
Que si tu veux chasser toutes les bêtes,  
Tu chasseras, mon frère, encor longtemps.

TOUS.

Ah ! quels plaisirs ! etc.

LUC.

Ouf : je n'en puis plus !... ma foi, mon neveu, tu as bien  
fait de venir au-devant de nous...

EUGÈNE, *d'un air distrait.*

N'est-ce pas mon oncle!..

JOSEPH.

Tu n'es bon à rien, toi, mon frère, tu n'as pas seulement tué une allouette.

LUC.

Je le sais bien, mais à qui la faute, si je n'ai pas tué une allouette? c'est la faute des allouettes. Le gibier de ton pays est trop farouche... J'ai été à la chasse, autrefois... mais de mon tems... ce n'était pas comme ça, en vérité je ne reconnais pas le gibier d'à présent... enfin, jusqu'à un lièvre que j'ai couché en joue, un misérable lièvre qui était là... Alors, je me dis: mon gaillard, je te ticus. j'étais de là... (*Il fait mine de tirer.*) Et puis voilà qu'au moment de lâcher la détente, je fais la réflexion que je n'ai pas de permis. . Diable! ai-je dit tout de suite, je n'ai pas dit autre chose que cela, diable! je n'ai pas de permis de chasse!... Crac! le diable de lièvre profite de ça pour s'en aller.

JOSEPH, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! il a bien fait.

LUC.

Si tu veux que je te le dise, je ne suis pas en règle, le Code des chasses est formel.

JOSEPH.

Allons, te voilà encore dans tes codes et tes ordonnances; n'es-tu pas chez moi!...

LUC.

Chez toi! chez toi!... les réglemens de police sont précis...

JOSEPH.

En attendant, nous allons toujours déjeuner.

EUGÈNE.

D'après quel article du Code, mon oncle?

LUC.

Oh! le déjeuner, ça regarde le digeste.

JOSEPH, *à ses piqueurs.*

Et attendu que Justinien déjeûnait, mettons-nous à table.

LUC.

Eh bien, Eugène, est-ce que tu ne déjeûnes pas?

EUGÈNE.

Moi mon oncle?... si cela peut vous faire plaisir.

LUC.

Il me semble que ça ne doit pas te faire de peine non plus à toi... Est-ce que tu n'aurais pas d'appétit ? effectivement tu es triste...

EUGÈNE.

Triste, par exemple, je n'ai jamais été si gai.

JOSEPH.

Allons, voyons, asseyons-nous et cassons une croûte.

*Ils s'asseyent sur l'herbe et déjeûnent.*

LUC.

Eugène, mon ami, je ne suis pas content de toi, tu es rêveur... à ton âge j'étais le bout-en-train de la Bazoche, demande à ton père, il ne se faisait pas un bon tour dans Paris, qu'on ne vint me chercher à mon étude... ah! mais le travail n'en souffrait pas.. Je faisais pâlir, les procureurs au Parlement; oh! il aurait fallu me voir prendre des conclusions aux enquêtes. Vingt fois j'ai reçu des complimens de M. le Premier Président,

EUGÈNE.

Ah! mon oncle, je le crois.

LUC.

Eh! bien, et ton Droit, où en es-tu ?

JOSEPH.

Je te l'ai dit, il ne s'occupe de rien, je crois qu'il est amoureux.

EUGÈNE.

Ah! mon père! quelle idée ?

LUC, à Joseph.

Allons donc, mon frère; mon neveu, j'en suis bien sûr, ne pense pas à l'amour.

JOSEPH.

Il n'y pense pas!... Eh bien moi je dis qu'il y pense.

*AIR du Vaudeville des deux Edmond.*

Tant qu'il sot, y trouvant des charmes,  
Chasser, boire et faire des armes,  
C'est bon, me disais-je tout las,

Il n'aime pas. (bis.)

Mais à présent que par manie,  
Il rêve, il soupire, il s'enbuie;  
Je dis: ça devient du sérieux:

Mon fils est amoureux. (bis.)

LUC, à Eugène.

Eugène, Eugène, ton père s'y connaît.

JOSEPH.

*Même air.*

Jadis un appétit de diable  
 Le tenait deux heures à table,  
 Il faisait ses quatre repas ;  
 Il n'aimait pas. (bis.)  
 A présent, dans son humeur noire,  
 Il ne peut ni manger ni boire,  
 Le sommeil fuit loin de ses yeux ;  
 Mon fils est amoureux. (bis.)

LUC.

Eh bien, moi, étant premier clerc de monsieur de la Grippardière, procureur au Chatelet, il y a 47 ans, oui, c'était en 74, j'étais aussi amoureux fou de la servante du procureur... mais ça ne m'empêchait ni de boire, ni de manger, ni de grossoyer.

JOSEPH.

Allons, Eugène, corviens que tu es amoureux, et je ne te contrarierai plus.

EUGÈNE.

Vous le voulez ?

JOSEPH.

Je l'exige.

LUC.

Oui, nous l'exigeons.

EUGÈNE.

Eh bien! c'est vrai, j'aime !

LUC.

Voilà le grand mot lâché ; et qui aimes-tu ? Est-ce une personne digne de toi ?

EUGÈNE.

Oui, mon oncle.

JOSEPH.

C'est-à-dire, oui et non ; oui, sous le rapport de l'honnêteté ;... mais ça n'a pas le sou.

LUC.

Tu sais donc qui ?

JOSEPH.

Parbleu! c'est mademoiselle Annette, la fille du père Dumont.

EUGÈNE.

*AIR : Ce que j'éprouve , en vous voyant.*

Lorsque, pour la première fois  
 Je l'aperçus dans ce village,  
 A ses attraits, pour rendre hommage,  
 De l'amour j'écoutai la voix;  
 Soudain, elle fixa mon choix.  
 Je regardais, l'âme ravie,  
 Tant de grâce et tant de candeur,  
 Pour moi c'était la tendre fleur  
 Qui, sur le chemin de la vie,  
 Charme les yeux du voyageur.

LUC.

Ah! c'est la petite Annette qui est la tendre fleur?

JOSEPH.

Oui, j'étais bien aise qu'il en fit lui-même l'aveu, pour  
 que tu puisses lui parler en conséquence.

LUC.

Au fait, mon neveu, c'est très-mal à vous, vous exposer  
 à un mariage disproportionné, c'est compromettre votre  
 avenir.

JOSEPH, à Eugène.

Tu l'entends.

LUC.

Eh! si ton père voulait, d'après l'article 148 du code...

EUGÈNE.

Eh! mon oncle, qu'a de rapport le code avec mon amour?

LUC.

Le code a rapport à tout, Monsieur; il est précis là-des-  
 sus; au surplus, je parlerai au père de la jeune personne.

EUGÈNE, à part.

Oh! tant mieux! courons prévenir le père Dumont; il a  
 du caractère, mon oncle trouvera à qui parler.

*Il sort.*

## SCENE VI.

Les Mêmes, excepté EUGÈNE.

JOSEPH.

Ah! ça, s'il allait vouloir se marier sans mon consente-  
 ment?

LUC.

Il ne le peut pas, d'après l'article 148; il est mineur : et quand même il serait majeur; il faudrait qu'il te fît au préalable les trois sommations respectueuses voulues par l'article 151.

JOSEPH.

Je crois que tu as raison.

LUC.

Tiens, je vais te le faire voir.

*Il retire de sa gibecière un gros volume contenant les cinq codes.*

JOSEPH.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LUC.

Ce sont mes cinq codes; ils ne me quittent pas; non-seulement, je sais tout ça par cœur, mais je connais aussi tous les auteurs qui ont écrit sur le droit civil: Cujas, Bartholle, Pothier... tiens, c'est Pothier qui va me servir pour démontrer au père de la petite Annette... car enfin (*avec bonhomie*) sois de bonne foi, est-ce que ce mariage-là peut te convenir? est-ce qu'il peut convenir à la famille? que, diable mon neveu est fils unique, mon héritier, tu es un des plus riches propriétaires de l'arrondissement, d'un moment à l'autre, tu vas être maire de ta commune, tu es électeur: qui sait, si l'année prochaine tu ne seras pas nommé député; l'article 38 de la charte est formel; et tu irais donner ton fils à une petite fille, qui peut être très-honnête, d'ailleurs, c'est possible, je ne la connais pas... mais enfin... allons donc, ce mariage-là n'aurait pas le sens commun.

JOSEPH.

Mais, mon dieu, je n'ai encore rien décidé; cependant, je t'avoue que j'aimerais mieux le marier, ce jeune homme, que de faire son malheur.

LUC.

Le marier! ne t'avise pas de cela.

JOSEPH.

Comment veux-tu que je fasse? Eugène est amoureux fou de la jeune personne.

LUC.

Il serait amoureux comme un roman et marié depuis six mois, qu'il nous resterait toujours l'article 184 pour faire

cassé son mariage , et si tu veux m'en croire , pour couper court à tout cela , nous le ferons voyager.

JOSEPH.

Il ne le voudra pas.

LUC.

Alors , nous ferons voyager la petite.

JOSEPH.

A la bonne heure , j'aime mieux ça , nous ferons voyager la petite... D'abord , il faut que quelqu'un voyage.

LUC.

J'aperçois son père ; laisse-moi seul avec lui.

JOSEPH.

Tâche de lui faire entendre raison. Seulement , je t'engage à mettre des formes , de la politesse en lui parlant , parce que c'est un ancien militaire , et il mérite des égards.

LUC.

Sois tranquille.

JOSEPH, *avec bonhomie.*

Tu vas arranger cette affaire-là , n'est-ce pas ? je me repose sur toi.

*Il sort.*

## SCENE VII.

LUC , seul.

Arranger , arranger... que diable , je ne suis pas procureur depuis vingt-huit ans sans savoir mon métier.

*AIR : Et voilà comme tout s'arrange.*

S'il fallait , lorsqu'on plaidera  
Sur des intérêts , des querelles ,  
Arranger ces affaires-là ,  
Ma foi , nous en ferions de belles.  
De deux plaideurs qu'on doit juger ,  
Qui dans nos études se rangent ,  
Quand les affaires en danger  
Sont prêtes à se déranger ,  
Celles du procureur s'arrangent.

## SCENE VIII.

LUC DE PRÉVAL , DUMONT.

LUC.

C'est au vieux père Dumont que j'ai le plaisir de parler ?

*Le code.*

DUMONT.

Oui, Monsieur, au vicieux père Dumont.

*AIR du vaudeville de Turenne.*

Je suis vieux ; mais, vous pouvez m'en croire,  
 Dans les bivouacs mes cheveux ont blanchi ;  
 Long-temps la valeur et la gloire  
 Au sein des combats m'ont suivi. (*bis.*)  
 Tout citoyen qui les a pour compagnes,  
 Paie à l'état un tribut glorieux,  
 Qu'un autre compte ses ayeux,  
 Pour moi, je compte mes campagnes.

LUC.

Monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous insulter ;  
 voici ce que c'est, c'est qu'en qualité de voisin...

DUMONT.

Ah ! ah ! seriez-vous parent de Monsieur de Préval ?

LUC.

Joseph de Préval ! c'est mon frère ; moi je suis procureur  
 à Paris ; c'est-à-dire, avoué depuis qu'il y a des avoués ; et  
 je viens passer mes vacances auprès de mon neveu, et de  
 mon frère.

DUMONT.

C'est fort bien.

LUC.

Mais ce n'est pas là-dessus que nous avons à discourir  
 ensemble. Allons, je vais entrer dans mon sujet *ex abrupto*.

DUMONT.

Si Monsieur pouvait parler français.

LUC, *très-étonné.*

Comment dites-vous, Monsieur ?

DUMONT.

Si Monsieur pouvait parler français.

LUC, *à part.*

- Pouvait est bon, pouvait est excellent. Je lui parle latin,  
 il demande... (*Haut.*) Oui, monsieur, je puis parler fran-  
 çais... *Ex abrupto* veut dire : aller droit au fait.

DUMONT.

Ah !

LUC.

Ou au but, si vous voulez. Voici d'abord le fait : Eugène,  
 qui est mon neveu, aime Annette qui est votre fille, et votre  
 fille aime Eugène, voilà le fait.

DUMONT, *étonné.*

Qu'est-ce à dire, Monsieur ?

LUC.

A présent, allons au but ; il s'agit d'empêcher qu'ils ne se marient, voilà le but.

DUMONT, *avec dignité.*

Eh ! qui vous a dit que je consentirais à ce mariage ?

LUC.

Ne vous fâchez pas, Monsieur ; je ne prétends pas dire que vous y consentiez ; et quand même vous y consentiriez, l'article 132 n'y consentirait pas ; mais je viens vous apprendre que mon frère ne veut pas que son fils parle à votre fille.

DUMONT.

Nous sommes d'accord ; c'est bien aussi mon intention ; et je le lui ai défendu.

LUC.

A la bonne heure !

DUMONT, *avec dignité.*

Ce n'est pas que Monsieur Eugène de Préval fût déshonoré en épousant Annette Dumont ; la fille d'un soldat sera toujours un parti honorable !

LUC.

C'est juste, vous avez été soldat ; eh bien ! moi, Monsieur, j'ai été militaire.

DUMONT.

Vous faites bien de me le dire.

LUC.

Oui, Monsieur, j'ai été militaire, il y a trente-quatre ans, et les circonstances m'ont rendu à la vie civile ; j'ai servi dans le régiment *Royal-Cravatte*... et pour en revenir aux nœuds que nos jeunes gens voudraient former, j'ai une proposition à vous faire.

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est ?

LUC.

Comme l'amour n'est pas dans l'usage de consulter les parens des jeunes individus qu'il enflamme l'un pour l'autre, il est presque clair que tout ce que vous feriez vous et mon frère, n'empêcherait pas Eugène d'aimer Mademoiselle Annette, et Mademoiselle Annette *vice versâ*... Or donc, il faut éloigner les jeunes gens.

DUMONT.

Certainement.

LUC.

Nous vous offrons une somme honnête pour vous dédommager et vous défrayer du voyage, si vous voulez aller avec mademoiselle votre fille vous établir à trente ou quarante lieues d'ici.

DUMONT.

Quoi! Monsieur, vous osez me proposer d'abandonner les lieux qui m'ont vu naître! Non, Monsieur, non. Vous pouvez être tranquille; ma fille se fera un devoir d'éviter les poursuites de Monsieur de Préval.

LUC.

Ah! vous voulez rester.

DUMONT.

Oui, Monsieur.

LUC.

Si l'on vous offrait, je suppose... mille écus!

DUMONT.

Je les refuserais.

LUC.

Quatre mille francs?... il me semble que quatre mille francs pour aller...

DUMONT, *oièment.*

Je vous dis que je les refuserais!

LUC.

Ah! ça, si nous allions jusqu'à deux mille écus, vous pourriez bien aller jusqu'à quarante lieues.

DUMONT, *avec verve.*

Vous m'offensez, Monsieur, me croiriez-vous moins délicat que vous? Corbleu! la famille de Dumont qui a servi quarante ans avec honneur, vaut bien la famille de Préval enrichie on ne sait comment.

LUC, *fâché burlesquement.*

Qu'est-ce à dire, Monsieur, on ne sait comment?... nous le savons, nous, Monsieur, comment... Peu nous importe que les autres... Monsieur, savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher; que j'en ai le droit, d'après l'article 300 et tant du code... mais non, toute réflexion faite, d'après un autre article... (*il cherche*) j'aime mieux me retirer, et je me retire. (*A part, en sortant.*) Peste! quel gaillard! mais c'est égal. (*A Dumont.*) Adieu, Mon-

sieur, serviteur !... Un instant, c'est que je ne plaisante pas sur cet article-là. Vous aurez de mes nouvelles, Monsieur ! vous saurez ce que c'est qu'un ancien maréchal-des-logis de *Royal-Cravatte* ! (*Il va pour sortir et revient.*) *Royal-Cravatte* !

*Il sort.*

## SCÈNE IX.

DUMONT, seul.

Je suis furieux contre cette famille Prévall ! je suis surtout indigné contre cet effronté procureur ! le misérable qui ose me faire de pareilles propositions ! m'offrir de l'argent pour abandonner la maison qui me vient de mon père !

AIR : *Il sait tout, oui tout, oui tout.*

Non , jamais ! jamais ! jamais !  
Je ne fuirai ma chaumière ,  
L'héritage de mon père  
Pour moi vaut un palais.

Eprouvé par mainte campagne ,  
J'ai combattu dans mon printemps ,  
Venez plaisins de la campagne ,  
Venez distraire mes vieux ans.  
Je trouve en cet asile  
Les plus douces vertus ,  
Et j'irais à la ville  
Gémir sur mille abus . . .

Non , jamais ! jamais ! jamais ! etc.

Pour venger encor tes injures ,  
O France , si tu m'appelais ,  
Malgré mon âge et mes blessures ,  
Aux frontières je volerais.  
La gloire encor m'est chère ;  
Mais que , pour de l'argent ,  
Je me décide à faire  
Ce que l'honneur défend !

Non , jamais ! jamais ! jamais ! etc.

## SCÈNE X.

DUMONT, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Monsieur Dumont, j'ai parlé à mon père . . .

DUMONT, *l'interrompant.*

Mon cher Eugène, je ne doute ni de la bonté de votre cœur ni de la droiture de vos sentimens ; mais je vous le dis encore, et plus sérieusement que jamais (*avec bonhomie*), il faut que vous renonciez à ma fille ; il le faut, si vous avez quelque respect pour un brave militaire, pauvre, il est vrai, mais plein d'honneur, et qui n'a pour appui de ses vieux jours qu'une fille jeune et sans expérience, qui fait son bonheur et sa consolation.

EUGÈNE, *avec douceur.*

Ah! Monsieur Dumont, mettez-vous à ma place.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Que feriez-vous, si dans le plus jeune âge,  
Plein de respect, de tendresse et d'amour,  
Ayant choisi fille jolie et sage,  
Vous la perdiez sans espoir de retour.  
Si réclamant de la bonté d'un père,  
Qu'il vous promit d'être un jour son époux,  
Il refusait avec un air sévère,  
Dites, monsieur, dites, que feriez-vous ?

DUMONT.

*Même air.*

Que feriez-vous, si blanchi sous les armes,  
A soixante ans, ne possédant plus rien ;  
Rien qu'une fille, enfant rempli de charmes,  
Dont l'innocence, hélas ! fût le seul bien.  
Si cet enfant faisait l'heureux délire  
De vos vieux jours, par les soins les plus doux ;  
Et que l'on vint chez vous pour la séduire,  
Dites, Monsieur, dites, que feriez-vous ?

EUGÈNE, *anéanti.*

Ce que je ferais . . . mais je . . .

DUMONT.

Vous diriez au jeune homme : Vous vous êtes permis d'écrire à ma fille ; vous ne le deviez pas, voici votre lettre.

*Il la lui donne.*

EUGÈNE, *prenant la lettre.*

Qu'ai-je fait ?

DUMONT.

Je vous défends expressément de vous approcher de chez moi.

*Il va pour sortir.*

EUGÈNE.

Monsieur Dumont!

DUMONT.

Vous ignorez les propositions que votre oncle m'a faites; il n'a pas craint de m'insulter en m'offrant de l'argent pour que je sorte de ce pays avec ma fille, afin de vous distraire de votre amour.

EUGÈNE.

Quoi! mon oncle a osé... je vous en prie, monsieur, croyez que je ne suis pour rien...

*Annette paraît dans le fond et reste à l'écart.*

DUMONT, très-sévèrement.

Je le crois; mais je vous le répète, il faut vous abstenir de venir nous voir... il m'en coûte beaucoup de vous faire une pareille défense... (*Avec bonhomie.*) Parce que vous êtes un brave garçon, vous; mais il s'agit de l'honneur de ma fille, adieu jeune homme, adieu.

*Dumont sort sans voir Annette qui s'est cachée derrière la fontaine et vient en scène dès que Dumont est parti.*

## SCÈNE XI.

EUGÈNE, ANNETTE.

ANNETTE, voulant sortir.

Adieu, monsieur Eugène, je rentre... il le faut... la défense de mon père...

EUGÈNE.

Non, restez, ma chère Annette, tout n'est pas désespéré, je puis parler de nouveau à mon oncle.

ANNETTE.

Votre oncle, ah! si vous saviez ce qu'il a dit... il n'y a plus d'espoir, il faut nous séparer... adieu Eugène.

EUGÈNE, la retenant.

Ma chère Annette!

ANNETTE.

Non, je ne puis plus rester avec vous, mon père me l'a défendu.

EUGÈNE.

De grâce...

ANNETTE.

Il m'a fait envisager tous les obstacles qui s'opposent à notre union. Ah ! combien je m'abusais en me flattant de vous épouser, je ne dois plus y songer.

EUGÈNE.

Que dites-vous ? et le serment que vous m'avez fait ?

ANNETTE.

*AIR : Faut l'oublier.*

Faut l'oublier, puisqu'on l'ordonne,  
Le doux serment de nos amours !  
Adieu donc, adieu, pour toujours ;  
Je ne dois plus aimer personne ;  
Quel espoir pour moi peut briller ?  
Puisqu'il faut hélas, que j'oublie  
Ce serment qui dut nous lier ?  
Ah ! je dirai toute ma vie :  
Faut l'oublier.

EUGÈNE.

On n'a pas plus de grâces !

ANNETTE.

*Même air.*

Faut l'oublier, cette fontaine,  
Où j'ai trouvé tendre billet ;  
Et ce gazon et ce bosquet,  
Où chaque jour venait Eugène ;  
Et l'arbre où j'ai gravé son nom,  
Il faut donc l'oublier de même ;  
Et le calme de ce vallon,  
Où l'écho répétait : je t'aime.  
Faut l'oublier.

EUGÈNE.

Non, mon amie, nous ne pouvons cesser de nous voir, de nous aimer ... je veux tout entreprendre pour obtenir votre main.

ANNETTE.

Et moi, je dois obéir à mon père... Tenez, Eugène.

*Elle veut lui rendre ses lettres.*

EUGÈNE, *étonné.*

Mes lettres !

ANNETTE.

Je vous en fait juge, puis-je les garder ?

EUGÈNE.

Vous me déchirez l'ame.

## SCÈNE XII.

Les Mêmes, LUC DE PRÉVAL.

PRÉVAL.

Eh bien, mes enfans, voyons, qu'est-ce qu'il y a? Des chagrins, des pleurs, la séparation... Hein?

ANNETTE, *pleurant.*

Oui, Monsieur, on nous a ordonné de nous séparer, et nous obéissons.

LUC.

Là... Je l'aurais parié, qu'ils en étaient à la scène d'adieux, aux tendres adieux.

EUGÈNE.

En vérité, mon oncle, votre conduite envers monsieur Dumont...

LUC.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

EUGÈNE.

Vous avez été jusqu'à lui offrir...

LUC.

De l'argent? Eh bien! Mais je croyais lui faire plaisir, moi, à ce brave homme... Point du tout, il a trouvé que je lui faisais une insulte; on n'a jamais vu cela.

ANNETTE.

Cela ne vous excuse pas, Monsieur, d'avoir indisposé mon père contre monsieur Eugène.

LUC.

Moi, ma belle demoiselle. (*à Eugène.*) Dis-donc, Eugène, sais-tu qu'elle est fort bien, je t'en fais mon compliment.

EUGÈNE.

Ah! mon oncle, vous voyez comme elle est jolie, jugez de la peine que vous me causez.

LUC.

Oui, je conçois ta peine; mais que veux-tu? Je ne puis pas aller contre les intentions de ton père.

EUGÈNE.

N'est-ce que cela? Vous savez bien que mon père a une entière confiance en vous, il approuve tout ce que vous faites.

*Le code.*

6

LUC.

C'est vrai, il approuve tout ce que je fais... A la bonne heure... mais je ne dois pas... (*à part, regardant Annette.*) Très-bien! très-bien! C'est qu'elle a, vraiment, de ces jolies petites figures...

EUGÈNE.

Si vous vouliez l'entendre... Si vous vouliez lui permettre de rester un instant avec vous.

LUC, vivement.

Non, pas du tout!... Par exemple...

ANNETTE, suppliant.

Monsieur... veuillez m'écouter.

EUGÈNE, à Luc.

Je suis sûr qu'elle vous attendrait!

*Il fait signe à Annette derrière Luc.*

LUC.

C'est possible; mais c'est justement ce que je ne veux pas.

EUGÈNE, avec feu.

Ah! je vous en prie, mon oncle, je mets mes intérêts, mon bonheur entre vos mains. Arrangez cela, et je vous devrai plus que la vie. (*à Annette.*) Annette, ma bonne Annette, je vous laisse avec mon oncle; Ah! vous réussirez, j'en suis sûr. (*à Luc.*) Je cours dire à mon père, que vous consentez à tout.

*Il sort.*

LUC, criant après Eugène.

Non pas, non pas...

## SCÈNE XIII.

LUC, ANNETTE.

LUC.

Eh bien! Eugène, Eugène! Il s'en va; que diable, il me laisse seul ici, avec cette jeune fille... Peste soit de l'étourdi! allons, voyons, que je lui parle... Je veux mourir si je sais ce que j'ai à lui dire.

ANNETTE, à part.

Comme il me regarde!

LUC, *s'approchant.*

Eh bien, ma petite, c'est donc vous, qui avez tourné la tête à mon neveu ?

ANNETTE.

Hélas ! monsieur, je n'en sais rien, monsieur Eugène est si bon !

LUC, *à part.*

Est si bon, est charmant... Cette chère enfant ne se doute pas de l'importance de ce qu'elle dit... Ma bonne petite, vous avez peut-être cru qu'il n'y avait rien de plus simple que d'aimer mon neveu, et que vous pourriez l'épouser, comme vous épouseriez gros Pierre ou gros Jean.

ANNETTE.

Gros Pierre, gros Jean, que voulez-vous dire, Monsieur ?

LUC.

Ah ! la, la, la, je dis gros Pierre, gros Jean, comme je dirais Bastien, ou Lucas.

ANNETTE, *pleurant.*

Apprenez, Monsieur, que je suis une honnête fille.

LUC.

Comment donc, mais je n'en ai jamais douté ; mais ma chère amie, vous ne devez pas ignorer qu'il n'est pas permis d'aimer un jeune homme sans l'aveu de ses parens.

ANNETTE.

Je ne sais pas ça, Monsieur.

LUC.

Cependant, le code est précis sur cet article... et le chapitre de la séduction...

ANNETTE.

Monsieur, je ne connais pas le code.

LUC.

Il n'y a pas de mal à ça... Comment vous n'en connaissez pas quelques petits articles par-ci par-là?... Je veux vous faire faire connaissance avec le code...

ANNETTE.

Monsieur...

LUC, *à part.*

Ce serait dommage de lui faire de la peine. (*Haut.*) Allons, mon enfant, nous arrangerons cela sans frais, ni procès... Vous êtes bonne, douce, gentille et obéissante, il faut vous éloigner quelque temps de ce hameau.

ANNETTE.

M'éloigner de ce hameau ! quitter mon père !

LUC.

Votre père ira avec vous, si cela lui convient.

ANNETTE.

Et où voulez-vous que nous allions ?

LUC.

Ah ! dame, écoutez-donc ; ma bonne amie, vous irez où vous voudrez... A Lyon, à Marseille, à Rouen, à Paris, par exemple.

ANNETTE.

Je veux rester ici, parce que c'est ici même, qu'Eugène m'a offert son cœur et sa main.

LUC.

Son cœur, c'est possible, parce que le code ne s'y oppose pas ; quant à sa main, c'est une autre paire de manches, et d'après l'article 338, il nous suffirait d'une demande en référé, vu l'urgence, pour vous contraindre à nous laisser tranquilles dans notre domaine ; bien heureuse, si nous ne vous demandions pas des dommages pour le tort que nous ont fait vos jolis yeux, etc.

ANNETTE.

Eh quoi, Monsieur ! vous pourriez me forcer à quitter mon père, ma chaumière, mon pays... Et de quel droit me puniriez-vous de l'amour que j'ai pour votre neveu ?... Est-ce ma faute, si je l'ai aimé, si j'ai su lui plaire, s'il m'a juré cent fois de n'avoir jamais d'autre femme que moi ? N'est-ce pas lui qui est venu troubler le repos dont je jouissais auprès de mon père, qui nous a abusés par des promesses qu'il ne pourra jamais remplir. (*pleurant.*) Allez, allez, Monsieur, c'est affreux !

LUC, *pleurant aussi.*

Eh ! bien, eh ! bien, finissez donc... Voilà qu'elle me fait pleurer aussi... Est-ce qu'elle voudrait se donner les airs de faire pleurer un procureur... c'est que vraiment cette petite a une manière de dire les choses... (*Haut.*) Vous m'avez attendri, vous ne savez donc pas...

ANNETTE.

AIR : *En attendant.*

Je ne sais rien,  
Il se peut qu'on m'en blâme,  
Mais cependant, Eugène m'aime bien ;  
Sans le savoir, j'ai su toucher son âme ;  
Un autre hélas ! voudra t'il d'une femme  
Qui ne sait rien !

LUC, *pleurant.*

Elle ne sait rien, elle est vraiment intéressante... Ve-

nez, venez ici, ma petite... Vous me croyez donc bien méchant? il ne faut pas croire que j'ai le cœur aussi noir que ma veste; vous m'avez intéressé, souvenez-vous de cela, vous avez intéressé un procureur... Je vous veux du bien, et malgré tout le monde, je vous en ferai... Ah! c'est que j'ai de la tête moi! Et le code à la main, je prouverai à mon frère, et à votre père que vous serez ma nièce.

ANNETTE.

Moi, votre nièce, Monsieur!

LUC.

Oui, ma nièce!... ça vous étonne, cher ange.. vous épouserez mon neveu.

ANNETTE.

Ah! de grâce, Monsieur, ne me trompez pas.

LUC.

Allons donc! vous tromper ma poulette. (*à part.*) Elle est gentille à croquer! oui elle sera ma nièce .. (*haut.*) Allons, venez ici embrasser votre oncle.

ANNETTE.

Oh! je n'oserai jamais.

LUC.

Allons! allons! venez, je vous l'ordonne! j'ai ce droit là, d'après l'article... c'est qu'elle tremble! elle pleure!..

## SCENE XIV.

Les Précédens, DUMONT.

DUMONT.

Que vois-je! ma fille avec l'oncle d'Eugène!.. Mon indignation est à son comble... misérable! tu vas me payer cher!... venez ici ma fille.

*Il prend le fusil de chasse que Luc avait lors de sa première entrée et qui est resté là; Dumont s'en sert pour menacer Luc qu'il couche en joue.*

## SCENE XV

Les Précédens, EUGÈNE *accourant.*

AIR : *Il faut qu'on le saisisse.* (des deux Savoyards.)

LUC.

Eh bien, qu'allez-vous faire. (*bis.*)

ANNETTE.

Ah! calmez-vous mon père,  
Vous n'êtes point trahi.

LUC, *à part.*

Je ris de sa colère ;  
Et bientôt, je l'espère,  
Il en va rire aussi.

DUMONT.

Oh ! je veux téméraire,  
Que vous soyez puni ;  
Ou, sur-le-champ sortez d'ici.

(bis.)

Sortez, sortez.

LUC et ANNETTE.

Ciel arrêtez.

## SCENE XVI.

LUC DE PRÉVAL, ANNETTE, EUGÈNE, DUMONT, JOSEPH DE PREVAL, Gardes-chasse, Valets.

TOUS ENSEMBLE.

Dieu ! quel bruit, quel grand courroux.  
Dumont par égard pour nous.....

DUMONT.

Retirez-vous.

TOUS ENSEMBLE.

Non, non,  
Nous voulons de cet esclandre,  
Savoir qu'elle est la raison.

DUMONT et LUC.

Vous allez sans plus attendre,  
Ici me faire raison.

JOSEPH.

Que vois-je ? arrêtez Dumont, que faites-vous ?

EUGÈNE.

Mon oncle !

DUMONT, *à Luc.*

Rendez grâce, monsieur, au respect que j'ai pour monsieur votre frère... sans lui j'allais punir votre audace.

LUC.

Ah ! vous me paierez cher cette petite fredaine, mon cher ami... par bonheur voici des témoins ; guet à pens ! attaque à dessein de tuer... Oh ! le code est précis !.. tentative d'homicide !.. (*à part, en riant.*) Il faut les effrayer.

JOSEPH.

Mon frère, un moment, expliquons-nous.

LUC.

Avec arme à feu! sur une grande route... (*à part, en riant.*) Comme ils ont peur.

JOSEPH.

Monsieur Dumont, la colère vous a emporté un peu trop loin.

DUMONT.

J'ai fait ce que j'ai dû.

EUGÈNE.

Mon oncle, de grâce, parlez pour nous, car enfin, vous êtes cause de tout.

LUC, *écrivait.*

Non, il faut que justice se fasse.

*Il rit de manière qu'il n'y a que le public qui le voit rire.*

DUMONT.

Et de quel côté sont les torts? est-ce moi, monsieur, qui ait porté le trouble dans votre famille?

LUC, *écrivait.*

C'est ce que nous verrons.

*Il rit à part.*

DUMONT.

Monsieur votre fils, accueilli chez moi comme un ami, abusant de la confiance que je lui accordais, est venu séduire ma fille.

LUC, *écrivait.*

C'est bon! c'est bon! cela ne nous regarde pas. (*Se levant.*) A mon tour à présent... Père Dumont, vous allez voir ce que sait faire un procureur. (*à part, en riant.*) Ils ne s'attendent pas...

ANNETTE.

Je tremble!

EUGÈNE.

Mon oncle, je vous en supplie...

LUC.

Laissez-moi, mon neveu... Père Dumont, d'après les articles 295 et 296 du code pénal, je ne veux pas vous dire tout ce qui vous arriverait... vous en frémiriez, si vous le saviez...

ANNETTE, *suppliante.*

Monsieur!...

LUC.

Vous ne savez pas où cela pourrait vous conduire... Eh! bien, moi qui le sais, je donne une toute autre direction aux affaires; je donne une direction diamétralement opposée aux affaires...

ANNETTE.

Grâce! grâce! Monsieur.

*Elle se met à ses genoux.*

LUC, *bas à Annette.*

Soyez donc tranquille, puisque je vous ai dit que vous seriez ma nièce... (*Haut.*) J'aime mieux qu'au lieu d'aller à l'audience, ces deux jeunes gens qui s'aiment, aillent, avec le consentement des deux papas, ici présents, à la municipalité, d'après l'article 165 du code, qu'ils s'y marient aux termes de l'article 148... et...

EUGÈNE.

Mon oncle!

ANNETTE.

Ah! mon père!

LUC.

Un moment! Et comme ce mariage ne serait pas sortable si la femme n'apportait rien dans la communauté, je donne à la charmante Annette, pour la consoler de ses petits chagrins, tout mon bien après ma mort, attendu que je n'ai pas d'enfants, et qu'il est presque certain que... à moins qu'un article du code...

DUMONT.

Qu'entends-je?

JOSEPH.

Ah! mon frère!

EUGÈNE.

Ah! mon oncle!

LUC.

Oh! j'en ai le droit, d'après le code des successions, article 795.

EUGÈNE.

Eh! mon oncle, on ne vous le conteste pas!

LUC.

Père Dumont, ne m'en veuillez pas... je suis procureur, mais c'est un état comme un autre, et je ne suis point un méchant homme. (*à Annette.*) Tenez ma nièce, voilà pour me raccommoier avec vous; c'est la donation que je viens d'écrire... (*Il la lui donne.*) Et que je vous expliquerai article par article.

## VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de l'Intérieur de l'Etude.

JOSEPH , à Eugène :

Ta jeune épouse est belle et sage ,  
Aime-la toujours tendrement ,  
C'est de l'acte de mariage  
L'article le plus important.  
Que tes hommages la contentent  
Le plus souvent qu'il se pourra ;  
Jamais les femmes ne plaisantent ,  
Mon cher , sur cet article-là.

ANNETTE.

En affaires je suis novice ,  
Si quelqu'erreur dans nos contrats ,  
Sur l'article des biens , se glisse ,  
Oh ! vraiment je n'en répons pas.

A Eugène.

Mais faut-il que je vous promette  
D'être fidèle ?... je sens là  
Quelque chose qui dit qu'Annette  
Répond de cet article-là.

EUGÈNE.

La plus modeste ménagère  
Veut un cachemire , un écrin ,  
Jeune épouse , prudente mère ,  
N'enviez pas ce luxe vain ;  
Sur l'article de la parure ,  
Soyez discrètes , car déjà  
Trop de maris ont , je vous jure ,  
Payé cher cet article-là.

DUMONT.

Aux Chambres , faut-il qu'on décrète  
Des fonds pour un nouveau commis ?  
Dans le budget que l'on arrête  
Souvent l'article n'est pas mis.  
Mais faut-il une récompense  
Pour Fontenoy , pour Léna ?  
On ne verra jamais la France  
Marchander cet article-là.

*etc , au public.*

Les cinq codes , que je me flatte  
De savoir sur le bout du doigt ,  
Ne veulent pas que l'on se batte  
Avec quelqu'arme que ce soit ;  
On défend toutes les attaques ,  
Les coups de poing, et *cætera* ;  
Mais , Messieurs , à l'égard des claques,  
On permet cet article-là.

**FIN.**